

TOUS ENSEMBLE

CUZIN

RLIAUX

richard

Prulhière

SORIANO

DUGIT - GROS

MARCASIANO



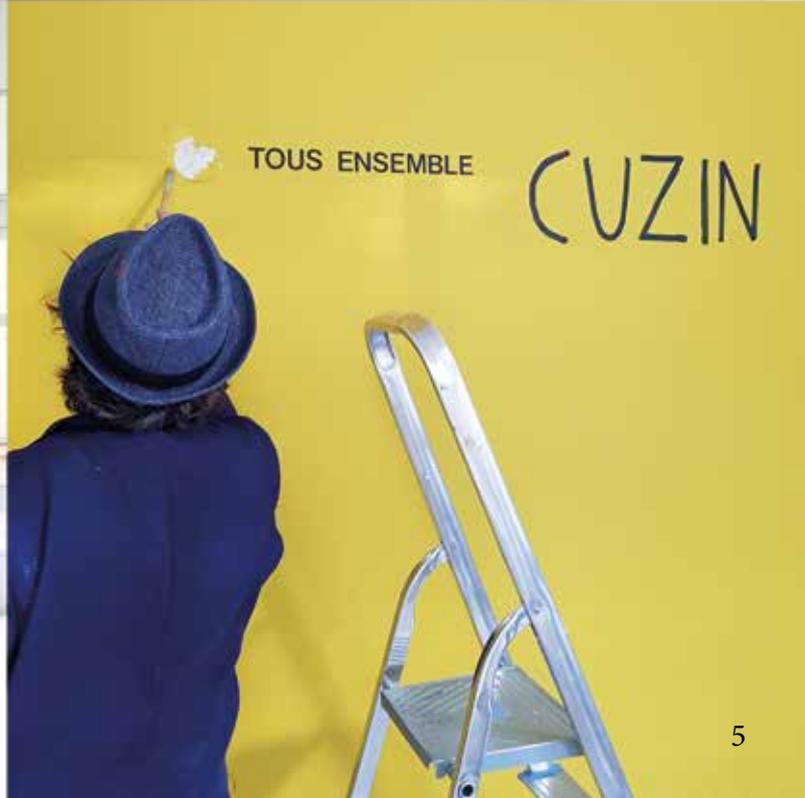
**TOUS
ENSE
MBLE**

**UNE EXPOSITION DE DESSINS DE
CHRISTOPHE CUZIN**

**AVEC SYLVIE RUAUX CHLOE DUGIT-GROS
COLOMBE MARCASIANO PETER SORIANO
PHILIPPE RICHARD EDOUARD PRULHIERE
TEXTE DU CATALOGUE PAR FRANCOIS BON**

ECOLE ET ESPACE D'ART CONTEMPORAIN CAMILLE LAMBERT GRAND-ORLY SEINE BIEVRE DU 22/09 AU 1/12/2018







Lever les yeux de 3 degrés, **Christophe Cuzin à Juvisy** **Texte de François Bon**

La première fois que je me suis trouvé face à une œuvre de Christophe Cuzin, elle était pourtant bien modeste : dans une « coloc » des étudiants de l'école d'arts de Cergy, où il est une figure incontournable, une forme géométrique tracée sur la fenêtre. Qu'on se mette en face, et elle disparaît, épousant exactement – depuis l'échelle de notre point de vue – les tracés du bâtiment d'en face, et la fenêtre par laquelle, de bâtiment à bâtiment, vie privée et vie sociale se complètent et se nient. Mais que vous vous déplaciez de quelques centimètres, et c'est tout ce bâtiment d'en face qui se distordait, n'était plus réalité mais forme



asservie à votre propre regard. Tout cela, qui joignait vie privée et vie sociale, basculant ensemble – la ville faite fiction, du fait du peintre.

La deuxième fois, c'était au hasard d'une promenade sur la vieille côte de Bretagne, à Saint-Briac. Dans l'anse protégée que découpent les rochers, tous les éléments paraissent archétypes : le château farouche sur l'île étroite, les bateaux posés sur le flanc dans la marée basse, et ces étroites maisons hérissées un peu folles qui sont la marque de cette côte depuis Dinard, s'avancant comme timidement pour entourer l'arc blanc de la plage. Mais sur cette plage, les cabines de bain, autre demi-cercle de ciment. Alors j'identifiai mon trouble : des 120 qu'elles étaient, aucune pour avoir une porte de même couleur. C'étaient 120 nuances de bleu à cohabiter ensemble jusqu'aux plus grands antagonismes. Et, à cet instant même, le reflet sur le ruissellement mouillé de l'estran produisait comme un arc-en-ciel mystique depuis cet objet pourtant élémentaire, cabines participant d'une époque révolue des bains de mer. Interloqué, une brève recherche



et je découvrais que le travail était de Christophe Cuzin. Mais vous pouvez le voisiner chaque semaine à l'école d'arts, tout ce que vous saurez de lui c'est « je reviens de Normandie, de Bourgogne » (vienne tradition nomade des peintres de fresque), sans qu'il vous dise jamais ce qu'il était parti y faire. Les 120 bleus des cabines de bain de Saint-Briac, c'était pour une installation temporaire, mais qui a aussitôt semblé tellement naturelle qu'elle s'est faite définitive.

Autant d'exemples qu'on pourrait développer, pour chacune des actions menées par Christophe Cuzin : action puisque c'est le lieu même qui devient matrice et support de l'intervention, et que l'œuvre cesse quand on restitue le lieu à son usage premier.

Ce sont souvent des géométries. Et même, lorsque comme à Juvisy ce sont des représentations directes de la ville, c'est cette organisation depuis l'arrière du visible qui nous relie avec douceur mais fermeté à ce qui nous entoure à 360 degrés. Cette logique à l'arrière du visible elle était présente, c'est ce qui nous relie



à un paysage naturel ou urbain, c'est ce qui nous surprend dans l'immédiateté du présent, nous frotte à un réel si obstiné, têtu, mais lui confère cette poésie soudaine, qui nous rend le monde vivable, comme un gigantesque « malgré tout » dans l'économie même et l'humilité du geste.

Christophe Cuzin déplace l'équilibre qui rend le réel implacable, simplement parce qu'il existe. Je le vois penché sur son iPad : un croquis d'architecture (et comme ils participent d'une expérience ancestrale, bien avant même que la perspective en fasse un art et une technique, ces croquis ou relevés d'architecture) et des lignes viennent ici qui soulignent, déforment le champ de force. Un tableau qu'on aurait suspendu à ce point précis nous permettrait de traverser le réel, mais justement il n'y en a pas, de tableau suspendu : il n'y a que le réel même, ce qu'on en aurait pris si on avait dû en faire peinture.

Ce qui m'attache aux travaux de Christophe Cuzin, en quelque lieu où ils s'installent – chapelle ou école, barge ou appartement, et ici à Juvisy dans l'espace d'art contemporain conçu pour l'accueil des œuvres –



c'est ce qui m'attache à ces représentations irréelles, géométriques, oniriques, des villes fantastiques que les Carpaccio ou d'autres peintres italiens installent dans l'arrière-plan du sujet qu'ils traitent mais, sans cette ville inatteignable et ocre, déroulant en spirale des blocs d'ocre et des arbres symboles, ce sujet serait muet. Cuzin s'empare de l'arrière-plan et nous l'impose, et c'est ce qui redonne parole à nous-mêmes dans l'immédiat présent.

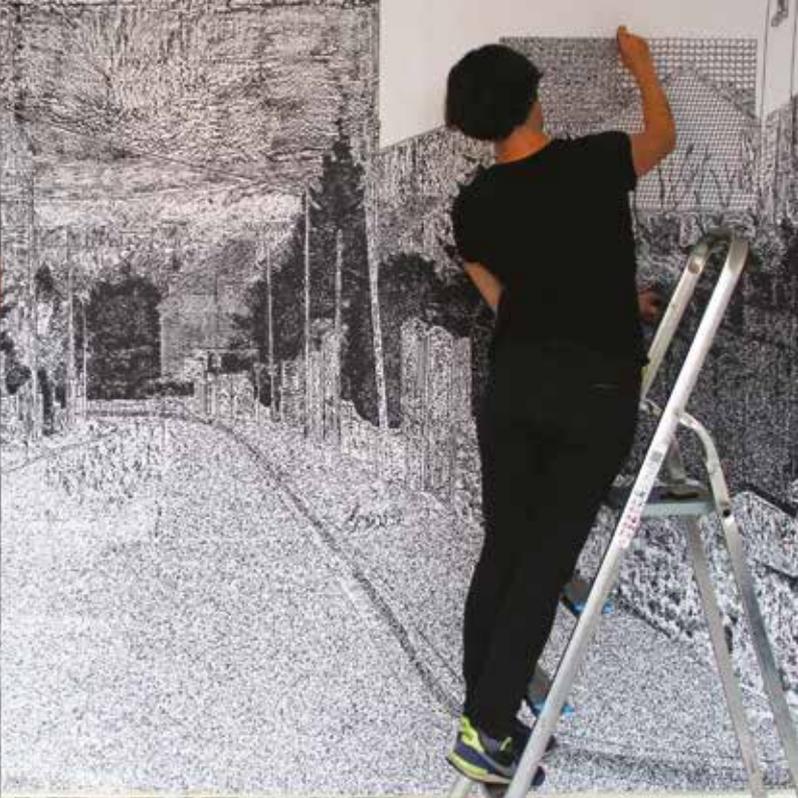
Et c'est peut-être ce qui fascine aux jeux instaurés à Juvisy : le « prendre parole » devenu jeu sérieux. Le travail de Christophe Cuzin reste égal à lui-même : il déporte le cadre, s'insère entre nous et le réel qu'il efface. Mais, en ce lieu même, revient au premier plan une autre action, celle des artistes qu'il invite. À charge des invités (et cela vaut pour le spectateur lui-même, à qui on remet dessin pour que sa propre question se fasse image) qu'elles et ils expriment, se lançant avec gestes, formes et couleurs dans le livre à dessiner que propose Christophe Cuzin, de dire d'abord ce qu'est pour elles et eux cette poésie du réel



décalé, transformé, mais aussi rendu visible. Et ce qui est proposé, offert à la vision comme on révèle une photographie (enfin, du temps des lampes rouges, des agrandisseurs et bains de révélateur), ce n'est pas tant la ville elle-même, que peindre ou formuler, jusqu'à l'éclatement abstrait des formes et des forces, cet effacement et déplacement premier par quoi et comment Cuzin opère le réel même.

Alors passons à notre tour la cloison devenue poreuse des salles, puisque chaque face des murs ouvre sur la ville. Est-ce que, devant ce que construit pour nous Christophe Cuzin, on regarde la ville : probablement pas. Ce qui nous fascine, comme lorsque dans tel chantier archéologique, ou inaccessible crypte d'église, on marche sur la plaque vitrée qui nous la révèle mais loin au-dessous, c'est précisément cette notion de transparence. C'est ici le souvenir ou l'évidence de la ville, c'est ce qu'on porte en nous de la ville, et c'est à l'intérieur de nous-mêmes qu'on traverse pour rejoindre ce qui est le réel même, celui de nos affections, celui des visages anonymes ou aimés, les visages de ces passants qu'aimait à peindre Daumier,







mais qu'une sorte de vent précautionneux aurait pour un instant tenus à distance, et cette distance même est ce qui nous lie aux lieux qui sont leurs, qui sont nôtres.

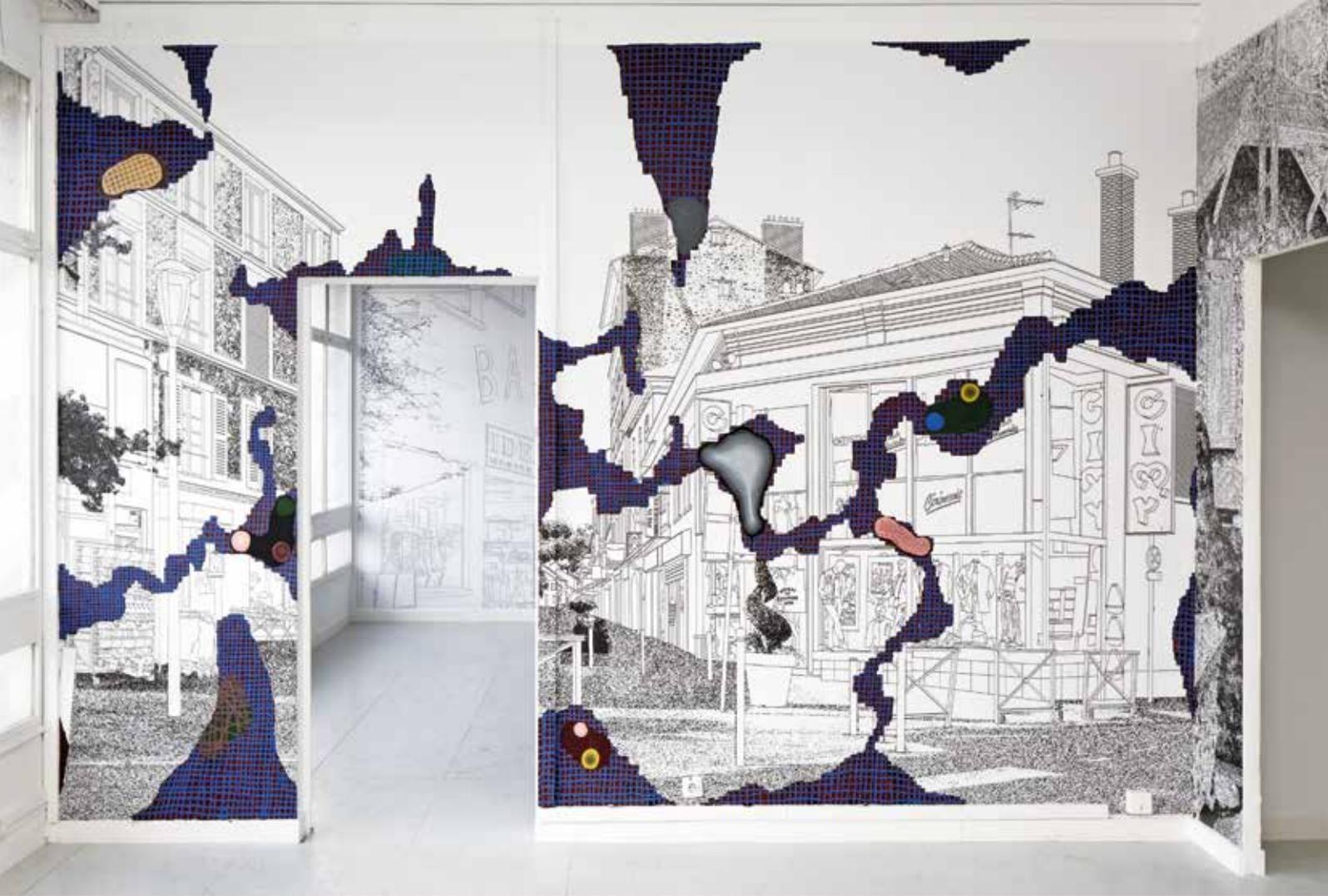
Un autre souvenir d'une œuvre de Christophe Cuzin : cette fois dans l'assemblage des salles d'une galerie d'art. Rien que des lignes noires et rouges, couleurs stendhaliennes. Peu de lignes. Mais tout change de l'espace, et de comment l'espace ouvre alors sur un dehors impossible : nul besoin à Christophe Cuzin de représenter la ville pour qu'existe l'ordre secret de la ville. Ici, à Juvisy, c'est le point de vue qu'on a inversé. C'est le principe des premières images sténopé : une pièce qu'on aveugle, un trou calibré qu'on perce dans le volet qui clos, et l'image du dehors se reconstitue en son centre : *camera obscura*, c'est le bâtiment qui voit. L'illusion ici, c'est que le bâtiment lui aussi voit. Chaque cloison des salles est la ville mise à nu (comme Baudelaire parle de son cœur mis à nu). Qu'on supprime le bâtiment, qu'on en démonte tous les murs et cloisons, est-ce que la ville nous apparaîtrait réellement à cette place qu'il nous assigne ?



Non. La ville n'existe pas en soi. Elle est la somme de nos usages. La profusion de ce qu'on retient, mais de façon discontinue. La ville est l'opacité des secrets qu'elle affirme et retient. Chaque semaine, mon train arrivée 8h37 à Austerlitz traverse Juvisy. Silhouettes qui déjà attendent sur le quai, sans visage distinctible. Selon les saisons, maisons refermées ou lumières aux étages des immeubles, et l'enfilade droite d'une rue avec bistrot au coin, commutation de voitures au feu rouge, la vitesse qu'on reprend et qui recourbe dans son inconnu la ville aperçue : moi j'avais le front collé à la vitre, et ces symboles élémentaires dans lesquels on a comprimé la complexité du réel sont ce qui nous renvoie à notre intime, à notre histoire, à nos rêves. C'est cela pourtant qu'ici nous présente Christophe Cuzin : l'image de la ville comme toile de fond d'un lieu, d'un instant, où tout serait possible pourvu qu'on l'invente. Qu'une grue géante soit disposée tout devant pour soulever ici les murs, cloisons et salles de l'exposition, et c'est peut-être le visage infiniment agrandi de nous-mêmes à quoi on ferait face, plutôt que cette intimité à la fois dévoilée et abstraite de la ville.



Mais il y a bien longtemps que la ville n'est plus une utopie. Les grandes villes neuves, déployées dans des zones neutres, ont avoué leurs limites. La métropole a avalé progressivement le tissu qui la constituait. Et c'est ce qui fait la force parfois hypnotique de nos promenades dans ces villes de périphérie, où le train chaque matin avale hommes et femmes pour les ramener le soir. Un tissu serré, composite, qui dit en chaque point l'histoire laborieuse, la peine et les petits arrangements. Christophe Cuzin n'a pas triché avec ce fait ordinaire : il les choisit justement en ce qu'ils expriment cette modestie et cette histoire. Nous sommes face à ce qui dans notre présent s'efface. Les signes du contemporain affluent, il les respecte – la double courbe d'un trottoir, l'art des portails, le mobilier anti-voitures, ces pauvres arbres domestiqués qui font haie, les halls et espaces communs, le jeu brouillon des fils électriques sur la paix des fenêtres. Simplement c'est vide, de gens, de voitures (comme le sténopé, qui efface ce qui passe et ne retient que l'immobile, et Christophe Cuzin parle de « dessin lent »). C'est simplement la trame en relief de ce qui nous



entoure, pour qu'on aime, pour qu'on tienne. Dans un troublant rapport intérieur/extérieur, Christophe Cuzin applique aux murs des salles qu'on visite des papiers géants, mais dont le dessin est exactement dans la perspective optique où se serait, si on se tenait au bout de la rue et qu'un instant on effaçait tout le contingent, pour rêver un peu. Alors quelle ville dessinée se projette ainsi dans l'entremêlement des cloisons, qui n'est pas la ville réelle mais en reconstruit l'énigme ?

Moi, je pourrais marcher des heures dans pareille illusion, en imaginant que ces salles puissent se refaire à l'infini, chaque fois avec un autre aperçu de la ville. Christophe Cuzin a préféré offrir ses dessins comme page blanche à d'autres plasticiens : réagit-on alors à la ville, ou à ce décalage intime de l'imaginaire qu'induisent les dessins ? Les salles où sont les dessins sont immergées dans la ville, ce qu'on voit il suffirait de traverser le mur pour le rejoindre. À preuve que par les grandes vitres on l'aperçoit, la ville, et qu'elle serait dans le cadre de la fenêtre comme le même dessin, avec couleurs et choses qui bougent, mais



de même nature, certainement de même nature. Les portes mêmes de l'espace d'exposition deviennent des tunnels pour entrer dans la réalité magique des dessins, comme on le ferait dans la ville, si on nous en donnait le droit.

Alors c'est cette surface fragile qui a appelé les artistes à intervenir : sur quoi interviennent-ils, sur une image, sur la ville ? J'aime comme Philippe Richard, par exemple, dit qu'il va « grignoter des galeries » dans le dessin, et ce sont des trames de couleur qui, parce qu'elles viennent y flotter dans les interstices, rendent tout le mur flottant, comme flotte la ville en nous-mêmes, toutes les villes. C'est la façon dont Sylvie Ruault, une artiste particulièrement rare puisque prenant ses matières dans l'héritage industriel, qui vient redire ici combien les objets du travail se greffent naturellement aux mystères des cuisines et des chambres dans la ville, avec les couleurs qui les codent. C'est la façon dont Colombe Marcasiano reprend les surfaces elles-mêmes, recrée à même la peau de la ville le fourmillement fractal par quoi elle nous tient.



C'est la façon dont Peter Soriano installe en couleur les formes abstraites qui sont la menace et la promesse des murs, la grille abstraite de la ville. Et d'autres.

Reste alors le mystère de cette maison, à la fois close et ouverte, et qui était elle-même déjà atelier, celui du peintre Camille Lambert. Foyer initial, que Cuzin réouvre et offre comme page à infiniment peindre, et comme le mystère de tout atelier (« lieu où on change constamment les objets de place », dit Sylvie Ruaulx), foyer vide organisé pour que l'imaginaire nous dise l'état précis du monde, et sa poésie possible. « Un travail sans prouesse, dit Christophe Cuzin. Le fruit d'une situation architecturale donnée. » Et c'est bien par là, dans l'éternelle leçon de Francis Ponge, que la ville se fait rêve, poème, jusque dans le geste offert à celles et ceux qui ici le relayent.







ARCHI B.D.3

Mise en peinture

de la maison de Camille Lambert

Texte de Christine Chupo

Christophe Cuzin se définit comme artiste peintre en bâtiments. Dès les années 1990, son travail s'est éloigné des objets pour prendre comme model l'architecture. Depuis, il ne peint qu'en situation, sur les murs qui lui sont proposés rejoignant ainsi les précurseurs du *street art*.

Toutefois et contrairement à la pratique habituelle de cette libre expression prônant un « j'existe dans la ville », son travail est plutôt orienté vers un « regarde ce que tu vois », dans la mesure où il n'invente aucune forme et se sert de celles de l'architecture présente sous nos yeux. Bien sûr sa pratique ne s'effectue pas essentiellement dans la rue, mais partout où il y a architecture. On pourrait dire que Christophe Cuzin expose le lieu vide, sans objets ajoutés, juste ce qui est déjà là. Quant à la part de subjectivité, il la concentre sur le choix des couleurs et le petit hiatus lié à son application.

Aujourd'hui la maison de Camille Lambert est un noyau vide, son état ne permet plus d'y enseigner l'art, tel qu'il l'avait souhaité. La maison trône au milieu du parc comme une gloire passée, toujours sous le regard des élèves de l'école d'art. Christophe Cuzin a cherché une utilité pédagogique à ce vestige en le remplaçant comme sujet d'étude, celui du dessin, l'ossature de toute démarche artistique.

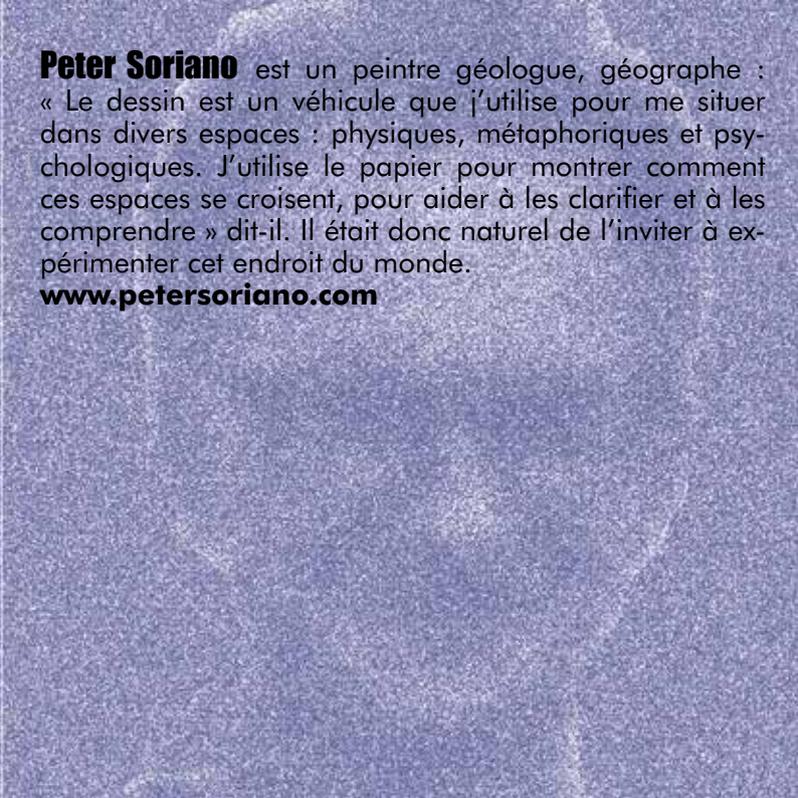
Comme à son habitude, il a travaillé à même le sujet, donnant ainsi une échelle monumentale à la pratique intimiste du dessin. Par cette large ligne noire à main levée, tracé avec une très grosse brosse à recharger à l'échelle du changement souhaité, soulignant toutes les arrêtes du bâtiment, il écrase les nuances de plans pour ramener l'édifice en deux dimensions, celles de l'étude.

Ce projet s'intitule *ARCHI B.D.3* : par son trait noir généreux et légèrement aléatoire, il nous entraîne vers l'univers modeste de la bande dessinée, comme par exemple l'univers nostalgique et fantastique de Tardi. Christophe Cuzin enseigne aux Beaux-Arts depuis plus de trente ans, il sait que le premier désir des élèves postulant à ce type d'études est majoritairement issu du *street art* et de la B.D. Plus populaires, moins élitistes que certaines disciplines académiques, ces formes leur permettent d'envisager les Beaux-arts. C'est pour cela que Christophe Cuzin a choisi ce projet, situé à la fois dans une école et un centre d'art. Pour que la maison de Camille Lambert ne soit pas qu'un vestige attendant sa disparition, mais un projet actif dans le domaine de l'art et de son enseignement.



Christophe Cuzin a dessiné avec attention les rues de Juvisy-sur-Orge, lentement, dans son ordinateur, pixel par pixel, comme on s'applique à un canevas. Ces modestes graphiques numériques, il les a fait tirer sur papier à l'échelle des murs de l'Espace d'art sur lesquels il les a collés. Pour cette exposition, Christophe Cuzin, ici, a fini son travail. De sa vieille pratique d'exposer celui d'autres artistes, lui est venue l'idée de leur demander de poursuivre leur peinture sur ses propres dessins. Une délégation de l'imaginaire qui fut donc proposée à Peter Soriano, Sylvie Ruaulx, Chloé Dugit-Gros, Philippe Richard, Colombe Marcasiano et Edouard Prulhière.

cuzin.canalblog.com



Peter Soriano est un peintre géologue, géographe : « Le dessin est un véhicule que j'utilise pour me situer dans divers espaces : physiques, métaphoriques et psychologiques. J'utilise le papier pour montrer comment ces espaces se croisent, pour aider à les clarifier et à les comprendre » dit-il. Il était donc naturel de l'inviter à expérimenter cet endroit du monde.

www.petersoriano.com



Sylvie Ruaulx crée des combinaisons poétiques à partir d'objets industriels qu'elle collecte dans les entreprises. Sa pratique de sculpteur/assembleur, sans cesse renouvelée selon le contexte de travail qu'elle rencontre, présente des inventaires de formes et de matériaux parlant de notre rapport à la production artistique et industrielle. Dans l'exposition, sa proposition, variée et joyeuse semble émaner des murs de l'atelier.

srdlt777.canalblog.com



Chloé Dugit-Gros travaille l'économie avec ludisme, elle vagabonde dans des univers géométriques chargés de poésie où elle emprunte des formes simples. À cette proposition parlant tant de dessin, elle accroche des pistolets à dessiner transparents, comme on met ses outils sur le tableau de l'atelier.

www.chloedugit-gros.com

Philippe Richard savoure l'onctuosité de la peinture, il glisse cette matière sur tout support avec sensualité, dans une jouissance colorée habitant des formes proliférantes. Cette douce maladie gagne tous les obstacles qu'elle rencontre et c'est au milieu de la rue piétonne, sur les magasins du centre-ville que cette épidémie a lieu.

philipperichardblog.blogspot.com

Colombe Marcasiano est une sculpteure qui, avec peu d'éléments, construit des paysages dont la lumière est la peinture. Les espaces deviennent des panoramas qui se lisent comme un tout. Ici, elle a voulu ramener du corps sur ce dessin numérique. Ainsi sa main a parcouru l'ensemble de l'image avec un pastel gras noir, révélant le grain du mur et les gestes d'encollage.

c.marcasiano.free.fr

Edouard Prulhière a choisi l'observatoire Camille Flammarion car il présente une ouverture dans l'espace. Il utilise souvent les mêmes protocoles activés de différentes manières : gestes et improvisations participent à diverses façons d'aborder la peinture qui évolue, ici, envers et en travers de la sémiotique des lignes proposée par le dessin. Il y ajoute une trace picturale, elle-même liée à une composition d'images tirées de son propre travail, en tentant de donner une fonctionnalité à tous ces éléments.

www.edouardprulhiere.com

François Bon

Né en Vendée, en 1953. Il publie son premier livre, *Sortie d'Usine*, aux éditions de Minuit en 1982. Parmi ses autres livres, une trilogie sur le rock (biographies des Rolling Stones, Dylan, Led Zeppelin). Il expérimente dans les années 2000 le théâtre et le film documentaire, ainsi que les ateliers d'écriture. Il fonde en 2016 sa propre maison d'édition, Tiers Livre Éditeur, en complément de sa plateforme d'expérimentation web Tiers Livre (depuis 1998). Enseigne actuellement l'écriture créative à l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy.

www.tierslivre.net

TOUS ENSEMBLE

Une exposition de dessins de
Christophe Cuzin

avec des interventions de
**Chloé Dugit-Gros, Colombe
Marcasiano, Edouard
Prulhière, Philippe Richard,
Sylvie Ruaulx, Peter Soriano**
**Commissariat : Morgane
Prigent**

**Exposition du 22
septembre au 1er
décembre 2018**

**École et Espace d'art
contemporain Camille Lambert
Grand-Orly Seine Bièvre
35 avenue de la Terrasse
91260 Juvisy-sur-Orge Tél :
01 69 57 82 50 [eart.lambert@
grandorlyseinebievre.fr](mailto:eart.lambert@grandorlyseinebievre.fr) porte-
sessonne.fr**

Remerciements

L'artiste remercie les artistes qui ont accepté de participer à ce projet ainsi que l'équipe de l'Espace d'art contemporain Camille Lambert qui a permis sa réalisation, Marin Fouqué pour la performance *Encore, encore, en chœur* présentée lors de la Nuit blanche, François Bon pour son texte, l'entreprise Repoussage Desbordes à Orly pour les cônes de Sylvie Ruaulx, et tous ceux qui estiment devoir avoir des remerciements.

Nous vous invitons à regarder la vidéo de la performance de Marin Fouqué sur la chaîne dailymotion de l'Espace d'art contemporain Camille Lambert.

Texte *Lever les yeux de 3 degrés* : François Bon

Texte *ARCHI B.D.3* et biographies des artistes : Christine Chupoz

Crédits photographiques :

Laurent Arduin : p. 4-9, p. 12-17

Emilie Legenty et l'équipe de l'École et Espace d'art contemporain Camille Lambert : p. 2, 3, 10 et 11

Christophe Cuzin : page de titre et p. 18-23

Ce catalogue est édité à 400 exemplaires par l'Établissement public territorial Grand-Orly Seine Bièvre.

Cette exposition bénéficie du soutien du Conseil départemental de l'Essonne.

ISBN

978-2-9560654-5-6

EAN

9782956065456

Impression : Imprimerie

Payard, Juvisy-sur-Orge

Dépôt légal : décembre 2018



